

MASQUES ET DÉGUISEMENTS ?

Prédication pour le 15 février 2026



Matthieu 6, 1-2 et 5-6 et 16-17 / 2 Corinthiens 3, 12-18

J'évoquais au début de ce culte le week-end de Carnaval dans lequel nous sommes encore, et je souhaiterais m'y arrêter un instant. En effet, qu'est-ce qui est le plus important à Carnaval, à votre avis ?! ...

Les déguisements, évidemment ! C'est le cas pour les enfants, mais il faut croire que c'est aussi le cas pour les grands, comme nous le constatons à chaque coin de rue.

Moi qui ai grandi dans un canton protestant, je ne connais en fait pas très bien Carnaval et ses coutumes, mais bon, mais j'avoue avoir aussi du plaisir à me déguiser à l'occasion. Et d'ailleurs – c'est rigolo quand on y pense – mes souvenirs les plus nombreux de fêtes déguisées viennent des camps de KT que j'ai animés pendant de nombreuses années et qui se terminaient toujours par une soirée déguisée !

Pourquoi aime-t-on se déguiser ? Et pourquoi se déguise-t-on à Carnaval ?

Historiquement, le Carnaval est né dans l'Europe chrétienne comme le dernier temps de fête avant le Carême. Le mot viendrait du latin *carne levare* — « enlever la viande ». C'était donc le moment où, avant quarante jours de sobriété et de jeûne, on profitait, on festoyait, on célébrait. On y sort masqués, déguisés, pour mieux profiter, mais aussi dans un moment de relâchement des hiérarchies sociales, d'inversion des rôles. Hier encore, j'ai vu des enfants devenir des pirates, des princesses, des mamans des héroïnes de jeux vidéos, des hommes des abeilles ou des chiens... tout ce qu'on ne sera jamais mais qu'on aurait, peut-être, rêvé d'être ! Et puis, d'hier à aujourd'hui, on y parodie les puissants, on se moque des autorités. Le masque a pu à l'époque permettre une telle liberté : protégé par l'anonymat, on pouvait oser ce qu'on n'aurait jamais osé à visage découvert.

Le déguisement n'est donc pas seulement un jeu. Il peut créer une sorte d'espace à part, un monde provisoire où l'ordre habituel est suspendu et autre chose serait possible.

Mais ce temps est une parenthèse, car vient ensuite le Carême : temps de dépouillement, de discipline aussi, de retour à l'essentiel, de vérité devant Dieu.

Cette compréhension place côte à côte deux expériences humaines : porter un masque... et apprendre à l'enlever.

La Réforme est venue bouleverser cet imaginaire. Dans des villes gagnées aux idées des Réformateurs, de Zurich à Genève, Carnaval fut progressivement interdit ou fortement limité. On y condamnait les excès, les débordements, on y voyait une foi réduite à des rythmes extérieurs — fête puis pénitence — sans véritable conversion intérieure. La Réforme a voulu déplacer le centre de gravité : moins de théâtralité religieuse, plus d'authenticité devant Dieu. D'une certaine manière, le protestantisme s'est méfié des masques.

Mais la lecture de la Bible – tant chérie par nos Réformateurs – atteste aussi d'une pluralité de lecture. Elle y entretient un rapport un peu ambigu aux déguisements.

Le plus célèbre cas de déguisement est certainement celui de Jacob, dans le livre de la Genèse (Genèse 27). Avec la complicité de Rébecca, il revêt les vêtements de son frère aîné Ésaü, il couvre ses bras de fourrure (Esaü était bien poilu) pour tromper son père Isaac, rendu aveugle par l'âge. Il reçoit la bénédiction paternelle et le droit d'aînesse à la place de son frère. Malgré sa ruse, il aura les faveurs de Dieu. Ici, le déguisement semble faire partir du plan de Dieu.

On peut penser à Tamar (Genèse 38). Une histoire de famille compliquée, dans laquelle Tamar, veuve deux fois, se déguise pour réussir à coucher avec son beau-père Juda qui lui refusait un troisième époux, et avoir de lui une descendance. Tamar devient un maillon dans la lignée de Juda, et est ainsi une ancêtre de David et du Christ. Le déguisement devient ici un instrument de justice pour cette femme, et participe aussi au projet de Dieu.

On peut encore évoquer Esther, qui cache son identité pour sauver son peuple, ou David (1 Samuel 21,11-16), qui feint la folie pour survivre. Dans ces cas, cacher son identité, masquer qui l'on est est une question de survie.

Mais d'autres épisodes sont bien plus critiques, voir grotesques.

Comme lorsque que le roi Saül se déguise pour aller consulter une nécromancienne, une médium qui parle au mort, car il avait lui-même interdit cette pratique (1 Samuel 28). Ou alors quand le roi Achab espère échapper à son funeste destin prévu par le prophète Michée en se déguisant pour aller au combat, et qu'une flèche le touche par hasard – ou plutôt, selon les plans de Dieu (1 Rois 22)

De ces exemples, nous pourrions dire que le déguisement, quand il est lié la survie ou à la justice, voir même à la ruse, est acceptable.

Par contre, lorsqu'il sera à contourner Dieu, à se cacher de lui, il sera bien évidemment démasqué.

Jésus, lui, nous apporte encore un autre regard – bien plus acéré je pense.

Il ne parle pas de costumes... mais de masques spirituels. Il montre que notre envie d'être des gens biens, vis-à-vis de Dieu aussi, peut devenir un déguisement, un masque.

Nous retrouvons dans l'évangile de Matthieu de nombreuses reprises le terme d'« hypocrite », « hypocrisie ».

Or savez-vous que le mot « hypocrite » (*hupokritès*) signifie à l'origine en grec ancien « acteur, comédien », celui qui joue un rôle. Il est issu de *hupo* (« dessous ») et *krinein* (« juger, interpréter »), désignant à l'origine l'acteur qui se dissimule derrière un masque, puis par extension, une personne qui feint ou dissimule ses sentiments.

Dans le sermon sur la montagne rapporté par l'évangile de Matthieu, Jésus critique ceux qui prient, jeûnent ou donnent l'aumône en public. Il dénonce un comportement « hypocrite » : ceux qui se comportent face à Dieu de manière ostentatoire sont des acteurs, ils se dissimulent derrière leur piété, leur bonne action. Ils jouent un rôle pour les autres. Ils veulent se faire voir – pas leur vrai être, mais leur paraître, leur masque. Car oui, pour un déguisement aussi sophistiqué, qu'on se donne de la peine à entretenir, on apprécie d'avoir du public !

Or en se montrant ainsi devant les autres, on ne se montre pas non plus en vérité devant Dieu.

Pourtant, Jésus nous dit qu'il est possible de se placer sans masque devant Dieu. D'être dans un à un avec Dieu. Il nous invite à le regarder face à face, à faire tomber le masque, ou tomber le voile, comme le dit l'apôtre Paul.

En effet, par la venue de Jésus-Christ, « le visage de Dieu », comme on le dit parfois, lui qui est la vraie présence de Dieu sur terre, nous pouvons être vus et aimés par Dieu, comme nous sommes vraiment. Pas besoin de masque, pas besoin de jeu d'acteur. Nous ne nous tromperons que nous-mêmes.

Si vous aimez les déguisements, si vous avez déjà participé à l'un ou l'autre de ces cortèges, vous le savez, au bout d'un moment, ce n'est plus très agréable. Le masque colle au visage, ou il ne fait que de glisser sur le nez. Le maquillage se à coller et à gratter. Les habits colorés finissent par prendre la pluie ou les confettis. Les accessoires deviennent lourds, ils nous empêchent de bien marcher, cela devient grotesque.

Un déguisement, s'il peut avoir son utilité, sur le moment, que cela soit pour la survie, pour la ruse, pour la fête évidemment, est fait pour être enlevé. Quelle erreur de ne pas pouvoir le retirer face à Dieu !!

Car c'est bien ce que Dieu nous offre : la possibilité de retirer le masque. De se présenter sans aucune hypocrisie. En vérité.

Relisons ces mots de Paul aux Corinthiens :

« Lorsqu'on se tourne vers le Seigneur, le voile est enlevé. » Or le Seigneur, ici, c'est l'Esprit ; et là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté.

Alors pour un week-end de Carnaval, se déguiser, c'est très bien – et je ne vous fais pas ici la morale comme les Réformateurs !

Mais pour toute la vie, sachons nous dépouiller de nos déguisements, de nos jeux d'acteurs, nous libérer de nos masques.

Car Dieu fait briller son amour sur nos visages, dans un face à face libérateur.

Amen.